

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef, Administrateur,
 Secrétaire de la Rédaction
Gaston CALMETTE
 Téléphone : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois 30 »
 Six Mois 60 »
 Un An 120 »
 Départements... 18 75
 Union Postale... 21 50
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Hyménée!

Mme Adeline Patti vient de traverser Paris en voyage de nocces, et le mari qui l'accompagnait, cette fois, était un fils d'Albion, un de ces Anglais avec lesquels nous sommes, en ce moment, un peu en froid, mais dont nous savons cependant reconnaître les qualités d'endurance et d'indépendance. Le mariage a eu lieu en Angleterre, et la nouvelle mariée, par une très délicate attention, est venue passer en France sa lune de miel. De même, quand elle s'était mariée en France, elle avait fait son voyage de nocces en Angleterre. Toute la vie de la Patti s'est écoulée entre ces deux pays, et il est même bon, à cette heure de petites mésintelligences diplomatiques, de rappeler ainsi tout ce qui peut unir les deux grandes nations. L'éminente artiste ne fut jamais que Française ou Anglaise. On la crut un moment Italienne, à cause de Nicolini; mais elle savait, en l'épousant, qu'il s'appelait Nicolas et qu'il était Tourangeau.

Ce n'est pas, du reste, par son mariage avec Nicolini que Mme Adeline Patti a tenu une si grande place dans la chronique élégante et mondaine de notre Tout-Paris. Cela date de bien avant, de son union avec M. le marquis de Caux. Ce fut là l'époque vraiment éblouissante de la vie de la cantatrice, et jamais une étoile, même une étoile filante, ne brilla d'un plus vif éclat. Cela remonte déjà loin, car, seule, de tout ce temps-là, la Patti a su garder la fraîcheur de la jeunesse. Ses contemporaines et contemporains, moins heureux, sont tous déjà âgés, et d'aucun d'eux on n'annonce actuellement le mariage. Mais l'art rejoint et conserve, et la grande cantatrice, chaque fois qu'elle se marie, prononce le « oui » nuptial de la même voix mélodieuse et captivante. Elle est toujours, quand elle ouvre la bouche, Rosine, Marguerite, Juliette. C'est l'amour et toujours l'amour qu'elle chante, l'amour qui n'a pas d'âge et qui ne vieillit pas, qui agit des mœurs, transpire Marguerite et dame Marthe, et qui arrive à ce résultat charmant de marier ensemble Roméo et Juliette.

Car l'heureux époux de Mme Adeline Patti est un jeune et aimable gentleman, doué lui-même, à ce qu'il paraît, d'une très jolie voix. Et ainsi l'on trouve toujours une note d'art dans toutes les fantaisies de l'illustre chanteuse. Elle aurait pu, autrement, rester toujours Mme la marquise de Caux, femme et veuve d'un gentilhomme, en possession d'une noblesse qui n'était pas une noblesse de théâtre. Elle a, un beau jour, abandonné tout cela pour épouser un ténor, et pour pouvoir librement, même une fois le rideau baissé, donner la réplique à celui qui incarnait à ses yeux Faust et Almaviva. Mais hélas! d'Almaviva à Bartholo, il n'y a que quelques années à passer, et, en dehors de la scène, Faust a bien vite fait de redevenir vieux.

On assiste alors, au naturel, à cette parodie charmante qui fut représentée un jour dans le ne sais quel boui-boui de Montmartre, et où l'auteur s'était imaginé d'ajouter un sixième acte à *Roméo et Juliette*. Si se trouvait qu'il lui d'avalier du poison, Juliette avait pris de l'élixir de longue vie. Roméo l'arrachait donc au tombeau, l'épousait, et ils avaient beaucoup d'enfants. Mais le ménage devenait bientôt un enfer. Roméo était très coureur, et Juliette très coquette. Il y avait toujours un balcon à la maison, mais c'était le jeune page à la guitare qui venait y roucouler. Il n'avait, d'ailleurs, pas changé sa chanson. Les chansons d'amour n'ont jamais besoin d'être renouvelées.

Que fais-tu, blanche tourterelle,
 Dans ce nid de vautours?
 Quelque jour, déloyal ton aile,
 Tu suivras les amours!

Ainsi chantait le jeune page, et Juliette l'écoutait dans ce même jardin où elle entendit autrefois Roméo. Et Roméo, pendant ce temps, continuait aussi son duo, mais avec une autre que sa femme. Si bien qu'à la fin de ce sixième acte, les deux amants de Vérone s'envoyaient des carafes à la tête. Et, trompés, battus et mécontents, ils divorcèrent à la face du ciel, avec le même entrain qu'ils avaient mis jadis à se marier, abandonnant leurs malheureux enfants qui ne savaient plus s'ils étaient des Capulets ou des Montagues.

Ce n'est certainement pas ainsi que s'est terminée l'union d'Adeline Patti et de Nicolini. C'est été trop de malchance pour Nicolini, qui avait été déjà bien assez battu par sa première femme. Mais le pauvre ténor eut des rhumatismes. Il avait beau n'être pas Italien, il n'en aimait pas moins le soleil et la chaleur, et le climat de Craig-y-Nos ne faisait pas du tout son affaire. Il fallut l'envoyer dans le Midi soigner son catarrhe et sa goutte. Sa femme ne put pas l'y suivre. C'est une admirable chanteuse, mais une médiocre accompagnatrice. Nicolini mourut, et une fois encore la Patti resta veuve. Car c'est une justice à lui rendre qu'elle n'a jamais divorcé avec personne, et qu'elle n'a toujours pris un mari qu'à la mort de l'autre. Si Française, en effet, ou si Anglaise qu'elle soit tour à tour, la charmante femme a du sang italien dans les veines. Elle est religieuse, et même superstitieuse, à la manière de ces ballerines qui, au moment d'entrer en scène, font toujours le signe de la croix avant d'aller lever la jambe.

Le second mariage d'Adeline Patti l'avait rendue au théâtre; le troisième la rend au monde et à la ville. Elle ne redevenait pas tout à fait marquise, mais elle est baronne. Je me figure, au surplus, une cette

question de titre, de nationalité et même de nom doit la laisser assez indifférente. Les femmes de théâtre, à force d'incarner tant de personnages divers, n'ont plus de personnalité qui leur soit propre. Elles finissent par être un peu à la ville ce qu'elles sont à la scène, et marquise de Caux, Mme Nicolini, baronne de Ceders-tröm, ce sont autant de rôles, autant de créations que l'artiste s'attribue à elle-même, au lieu de les tenir du désir d'un auteur ou d'un directeur. Ainsi la Patti vient encore de perdre sa nationalité; il faut toujours perdre quelque chose en se mariant. Mais elle a été tant de fois Italienne avec Lucie, Allemande avec Marguerite, Danoise avec Ophélie, Française, Anglaise ou même Turque en d'autres opéras, que la patrie pour elle finit par n'être plus que là où elle passe et là où elle chante.

Et, de même, le mirage du théâtre supprime les mesquines questions d'âge, les banalités de l'état civil. Il arrive bien souvent que don José a vingt-cinq ans, aux Français. Et nous avons vu, aux Français, un jeune premier de soixante ans passés, Delaunay, parler d'amour comme un jeune homme. Dumas disait volontiers : « On est jeune tant qu'on n'a pas été joué ! » Il parlait des auteurs dramatiques. Pour les acteurs, on pourrait varier la formule : On est jeune tant qu'on joue les amoureux ou les amoureux. Supposons qu'il y ait des actrices de quarante ou cinquante ans. Je ne parle, bien entendu, qu'au figuré, car on ne trouve jamais, au théâtre, une femme qui ait dépassé la trentaine. Mais, enfin, admettons qu'à cinquante ans passés on puisse encore jouer les amoureux. Cela s'est vu, paraît-il. Eh bien, le public sera-t-il jamais choqué si le jeune premier épouse au dénouement une personne qui pourrait être sa mère? Personne, dans la salle, ne sourcilera. Il est entendu que le théâtre est une convention, et si le spectateur voulait y regarder de trop près, les feux de la rampe sont là pour l'éblouir.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les acteurs s'y méprennent eux-mêmes, et à ce qu'ils se croient très sérieusement doués de l'éternelle jeunesse. On raconte que le vieux Lafontaine, dans les dernières années de sa vie de comédien, recevait encore, durant la représentation, de petits billets parfumés. Il avait cependant près de soixante-dix ans, mais il jouait les grands premiers rôles, et cela suffisait à faire illusion. La légende ajoute même qu'il ne manquait jamais de répondre à ces déclarations d'amour, et qu'il poussait l'imprudence jusqu'à accepter les rendez-vous qu'on lui donnait. Comment y faisait-il face? Ceci est le secret de la vie privée; mais un jour pourtant, causant avec un camarade, il lui arriva de dire : Les femmes d'aujourd'hui sont, décidément, bien inconstantes!

Comment?

— Hé oui! Elles viennent à un rendez-vous, mais elles n'y retournent jamais!

Aussi le mariage est-il le rendez-vous le plus sûr, quoique, à vrai dire, ces réflexions ne soient que d'ordre général et n'aient qu'un rapport très lointain avec l'aimable sujet qui nous occupe. L'union de Mme Adeline Patti et de M. le baron de Ceders-tröm n'est pas si mal assortie, puisqu'elle allie le talent et la jeunesse. Il n'est pas dit que la grande cantatrice n'y trouve le bonheur que nous lui souhaitons bien sincèrement. Tout vient à point à qui sait attendre. Le théâtre ne la tente plus guère. Elle a la gloire. Il est naturel qu'elle aspire au repos, et elle a des chances de le rencontrer dans le mariage. Le noble et vaillant gentleman qu'elle a épousé aura cette fierté bien légitime de jouer pour lui tout seul de cette voix merveilleuse, qui n'est plus certes la voix cristalline d'autrefois, mais que le temps cependant a respectée. Il est encore des airs que personne ne chante comme la Patti; une romance, entre autres, où elle est inimitable, et que bien souvent, le soir, dans les douces heures de tête-à-tête, elle chantera à son époux : *Si vous n'avez rien à me dire...*

Le Passant.

AU JOUR LE JOUR L'AÉRO-CLUB

Après la conquête des routes par le cycle et l'automobile, c'est à la conquête de l'air que nos pionniers du progrès vont se lancer maintenant. La fondation de l'Aéro-Club, avant-hier samedi, les statuts de la nouvelle société, dont le but — son titre l'indique suffisamment — est d'encourager les choses de l'air, aussi bien la navigation aérienne que la météorologie ou la colombophilie.

Le cadre est vaste et il est à espérer que, dans ces régions encore peu fréquentées, les règlements sur la circulation ne seront pas, de longtemps, redoutables.

En attendant les vexations qui ne sauraient manquer de se produire tôt ou tard, l'Aéro-Club va s'occuper de faire évoluer, dans la zone parisienne, un hangar pouvant abriter un ou plusieurs ballons toujours gonflés et prêts à partir à la disposition des membres du cercle, ce qui ne sera déjà pas banal.

Un coup d'œil le matin à la fenêtre : le temps est beau, le vent propice, vite un coup de téléphone : Préparez-vous à enlever le ballon n° 3 pour cinq personnes.

Et, une heure plus tard, on planera, loin des bruits de la ville et de l'affaire.

Les membres de l'Aéro-Club n'auront pas à attendre longtemps pour voir se réaliser ce souhait. Un de leurs, M. Chesnay, de Dijon, vient, en effet, de leur faire cadeau gracieusement d'un très confortable ballon, qui lui a

servi déjà à plusieurs ascensions, et d'un appareil spécial pour fabriquer l'hydrogène. Car, c'est encore là le grand desideratum des aéronautes : un gaz léger. Plus le gaz employé aura de force ascensionnelle, moins grand sera le ballon et, par conséquent, moins coûteux le navire aérien. L'hydrogène est bien une solution du problème, mais il revient fort cher et ne se produit pas industriellement.

Aussi l'un des premiers actes de l'Aéro-Club a-t-il été d'instituer un prix de 1,000 francs destiné à encourager les recherches d'un gaz léger.

Un autre article des statuts à signaler est celui qui règle l'obtention des diplômes d'aéronaute.

Le désir d'obtenir ce certificat de parfait aéronaute va donner naissance à une classe de spécialistes du guide-rope, dans laquelle le ministère de la guerre pourra, en cas de besoin, choisir en toute confiance. Le ballon n'est-il pas appelé à devenir une arme de guerre permettant de se jouer des murailles les plus épaisses et les plus solides, et de découvrir les terribles sous-marins bloqués au sein des flots?

Nous ne verrons pas tout cela demain, assurément; mais la solution est en marche.

Quant à la direction des ballons, l'Aéro-Club nous la promet : il nous la donnera. A sa tête sont des hommes qui ont su se jouer déjà de bien des difficultés, ceux-là mêmes qui ont fait l'automobilisme ce qu'il est, et pour qui les obstacles, pas plus que l'argent, ne sont rien.

Le Conseil d'administration et le Comité ont, en effet, ainsi composés :

Président d'honneur : baron de Zuylen de Nyvelt; président : comte de Dion; vice-présidents : MM. Archdeacon et de La Valette; secrétaire : Emmanuel Aimé; trésorier : Jacques Faure; membres : MM. Joseph Vallot, directeur de l'Observatoire du Mont Blanc; comte de Chasseloup-Laubat, Ballif, Ducasse.

Membres du Comité : MM. Auscher, Léon Bollée, Bureau, Delattre, Berardi, Deutsch, Chesnay, Rives, Amédée Vernes, Santos-Dumont, Girard, Lormé, Mekarski, Meyan, Michelin, de Lucenski, Moussette, Rousseau, sir David Salomons.

Parmi les membres fondateurs, nous relevons les noms de MM. de La Combe, de La Penha, Blum, Arnold de Contades, prince d'Orléans, Hiram Maxim, de Bionville, Thevin, Houry, Sarrazin, Falconnet, de Laborde, Crosse de Bionville, Vignat, docteur Cadier, etc.

Et, comme le sport devient en quelque sorte le complément obligatoire de toute industrie qui se lance, il est à prévoir que les courses de ballons feront d'ici peu concurrence aux courses d'automobiles. Déjà l'un des membres dévoués de l'Aéro-Club, M. Blum, nous annonce qu'il fonde, de concert avec notre confrère la France automobile, un challenge aéronautique : un objet d'art dont restera détenteur celui qui parcourra en ballon la plus grande distance.

Avis aux buveurs d'air!

Paul Meyan.

Échos

La Température

La journée d'hier dimanche a été des plus sombres, des plus tristes de la saison. Le soleil ne s'est pas montré, mais le froid, lui, s'est manifesté avec vigueur. Et puis, ce qui n'est pas consolant, il nous vient de toutes parts des nouvelles nous annonçant la pluie ainsi que de fréquentes tombées de neige. Disons enfin que la température tend encore à la baisse et qu'hier, à Paris, dès les premières heures de la journée, le thermomètre était à 2° au-dessous de zéro; à trois heures de l'après-midi il ne dépassait pas 3° au-dessus. Résignons-nous ainsi : Neiges probables et froidure certaine. Le soir, après avoir marqué 7°60° dans la matinée, le baromètre se tenait à 765mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 10°; à midi, 13°. Beau temps.

LES ENQUÊTES PUBLIÉES

Ce qui donne à la loi que va proposer aujourd'hui M. le président du Conseil toute son importance, ce n'est pas son adoption par le gouvernement, ni l'adace avec laquelle la réclament les journaux.

Le gouvernement nous a habitués depuis quelques mois à des variations en face desquelles les girouettes les mieux huilées paraîtraient ankylosées. Quant aux journalistes, ils inventent et ils travestissent de façon à mériter d'avance le discrédit qui les attend et les frappera.

Non, ce qui fera la fortune de la loi, c'est qu'elle est ou paraît réclamée par la Cour de cassation elle-même, par l'organe de son éminent président M. Mazeau.

Cependant M. Dupuy ne doit pas espérer qu'elle passera comme une lettre à la poste, et qu'on ne lui réclamera pas quelque explication préalable.

La Cour de cassation ayant l'habitude de motiver ses arrêts, on verra certainement savoir quels faits précis invoque M. Mazeau pour conclure qu'« il vaut mieux que la Chambre criminelle ne prononce pas seule sur la révision », et comment des juges ont pu, sans perdre une parcelle de leur honnêteté, décerner une pareille sanction.

Nous allons donc connaître probablement tout l'enquête et savoir quels sentiments nourrissent messieurs les garçons de bureau de la Cour de cassation envers les magistrats dont ils garnissent la grille et dont ils épousent les botes. C'est là évidemment un des gros éléments de la politique contemporaine et la Chambre ne saurait dédaigner ce moyen nouveau de fixer les hésitations de la justice et de la postérité.

Quant on ordonne des enquêtes, il faut les boire jusqu'à lie.

Ce n'est d'ailleurs pas à nous qu'il convient de s'en prendre si, sous ce malheureux régime, la politique ne sort des loges des francs-maçons que pour entrer dans celles des concierges.

Quand M. Dupuy aura expliqué les péripéties de l'enquête conduite par M.

Mazeau, on lui votera sa loi, je l'espère, car il serait trop ridicule et trop dangereux qu'on greffât une crise ministérielle sur une crise judiciaire.

Puis la Chambre criminelle devra être invitée à terminer au plus vite son enquête, qui est, comme on s'en doute, d'une simplicité extrême, puisqu'elle consiste uniquement en dépositions parlées d'abord, rédigées ensuite et enfin signées par leurs auteurs.

Enfin les Chambres réunies s'empareront de cette enquête, procéderont à des débats publics et prononceront l'arrêt devant lequel s'inclineront tous les particuliers et toutes les ligues.

On raconte, en manière de plaisanterie, que le gouvernement n'avait pas fait imprimer toutes ces dépositions, par crainte de frais d'impression. Il ne faudrait pas que ce scrupule l'arrêtât. D'abord, il y a à Paris, sans compter celle du *Figaro*, des centaines d'imprimeries qui se mettraient gratuitement à la disposition du gouvernement, et s'il tenait absolument à ce que le travail fût exécuté par ses propres ouvriers, on pourrait encore, à la rigueur, ouvrir pour ces pages une souscription qui serait couverte dans les vingt-quatre heures. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Les négociations entre la France et l'Angleterre sur les questions litigieuses pendantes entre les deux pays, commencées il y a environ trois semaines, viennent d'entrer dans une phase nouvelle.

A la suite du grand débat qui a eu lieu il y a quelques jours dans notre Chambre des députés, et qui a été marqué par le discours si important de M. Delcassé, une détente notable s'est produite et les négociations ont pris un caractère et une activité qui font bien augurer du résultat final.

Contrairement à ce que les articles de la presse anglaise et la publication du dernier *Livre bleu* faite de l'autre côté du détroit auraient pu donner à penser, ce n'est ni la question de Madagascar ni celle de Terre-Neuve qui font l'objet des pourparlers actuels. Le cabinet anglais n'a provoqué aucune négociation à cet égard, au moins pour l'instant.

Les pourparlers portent exclusivement sur la question africaine, c'est-à-dire sur les questions se rattachant à celle, aujourd'hui terminée, de Fachoda. On s'occupe, en d'autres termes, de la situation sur le Bah-el-Ghazal et des positions respectives des deux pays sur les affluents du Nil. Les négociations se poursuivent, tant à Paris qu'à Londres, dans un esprit qui permet d'espérer que tout nouveau conflit pourra être désormais écarté.

Le Président de la République entre aujourd'hui dans sa cinquante-neuvième année.

L'astrologue Ely Star, dans un vieux livre, donne pour ceux qui sont nés sous le signe du Verseau, c'est-à-dire du 22 janvier au 21 février, l'horoscope suivant : « Ganyméde, fils d'Iros, enlevé par Jupiter pour verser le nectar aux dieux, prit place parmi les constellations. Il est le principe de la gaieté. »

Et le docteur ajoute ce commentaire : « L'homme né sous ce signe est discret, aimable, aimant, spirituel, gai et curieux. Pauvre d'abord, riche et puissant ensuite, il se produira pour ses amis. L'eau et les fièvres lui seront funestes. Il vivra longtemps. Ami de la gloire, son mérite sera justement apprécié. »

La mort frappe en ce moment dans les rangs de nos sportsmen. Après M. Henry Say, le marquis Maison disparaît. Il est décédé hier, dans sa soixante-neuvième année, en son domicile du boulevard Haussmann.

Le défunt était le petit-fils du maréchal Maison, pair de France, plusieurs fois ministre et ambassadeur, qui s'illustra dans les mémorables campagnes de la première République et de l'Empire, ainsi que dans l'expédition de Morée dont il eut le commandement et où il conquit le bâton de maréchal de France. Le marquis Maison possédait près d'Épône un élevage restreint, mais dont on constatait les progrès dans ces dernières années. Il ne faisait courir que les produits dont il n'avait pas trouvé à se défaire à son gré. Un de ses meilleurs élèves fut Nevers II, qui porta avec succès, l'année dernière, les couleurs de M. de Monbel, son associé.

Très affable, simple et doux, le marquis Maison ne comptait que des amis.

Ses obsèques auront lieu après-demain mercredi, à onze heures, en l'église Saint-Philippe du Roule.

Nous avons raconté comment M. d'Ennery savait se débarrasser des professionnels de la mendicité. Il savait, par contre, s'intéresser aux véritables infirmes et donner de son argent et de sa personne. Témoin le fait suivant :

En 1893, sur les hauteurs de Montmartre, rue Muller, se mourait de la phthisie une jeune fille de dix-neuf ans, l'enfant unique de braves ouvriers. Ceux-ci s'appliquaient à ensoleiller les dernières semaines de la malade en satisfaisant à tous ses caprices : leurs petites économies furent sacrifiées, sans regret. Mais un jour la malade exprima un désir qu'il ne leur parut pas pouvoir jamais satisfaire. Elle avait lu toutes les pièces de d'Ennery, elle en avait vu jouer quelques-unes; mais elle n'avait pas vu d'Ennery lui-même, et elle ne voulait pas mourir — car enfin elle était malade, et elle pouvait mourir — sans avoir vu l'homme qui l'avait le plus remuée et lui avait fait le plus de bien.

Plus les parents montrèrent à la jeune fille l'impossibilité de faire venir jusqu'à elle « un monsieur comte d'Ennery », plus la jeune fille persista dans son désir. Ses parents désolés s'en ouvrirent à l'ec-

clésiastique qui visitait la malade. L'ecclésiastique, après s'être efforcé, en vain, de lui faire entendre raison, promit de tenter une démarche, très risquée, probablement inutile, auprès de M. d'Ennery.

M. d'Ennery fut touché jusqu'aux larmes, accourut auprès de la malade, la visita une fois par semaine jusqu'à la fin et, se rendant compte que l'abandonne ne régnait pas dans la maison, remit à l'ecclésiastique de quoi faire largement face à tous les besoins. Et le jour de l'enterrement on apporta une belle couronne en orchidées, avec cette inscription : « Regrets et Reconnaissance ». Elle était de M. d'Ennery, qui écrivait en même temps aux parents une lettre débordante de sympathie où il s'excusait de ne pouvoir venir lui-même, retenu qu'il était par une assez grave indisposition de Mme d'Ennery.

Le magasin central de l'Assistance publique renferme une quantité considérable de couvertures, de gilets et de camisolles de laine et de flanelle, et les mites y travaillent sous l'œil paternel et protecteur de l'administration. Ne valait-il pas mieux distribuer aux indigents, cet hiver, cette marchandise, même en mauvais état? Évidemment si. Et le Conseil municipal décida que la distribution aurait lieu. Mais après le mot de distribution on oublia le mot « gratuite », et l'administration, qui jusqu'alors n'avait pas songé à utiliser des objets qui se détérioraient, envoya une circulaire aux vingt bureaux de bienfaisance pour leur offrir, à des prix variés, le stock avarié de son magasin.

Une rare unanimité accueillit cette circulaire : tous les bureaux de bienfaisance répondirent que, s'ils devaient payer la marchandise, ils la voulaient en bon état. Sage réponse, en vérité. L'administration va-t-elle attendre les sommations du Conseil pour distribuer ses couvertures, gilets et camisolles, ou va-t-elle les conserver pour les mites? Les indigents sont cependant plus intéressants que ces insectes.

AUTOUR DU BOULEVARD

Je ne suis pas de ceux qui gémissent perpétuellement sur la rigueur des temps et qui dénigrent sans cesse le présent pour la plus grande gloire du passé. Mais il me faut bien convenir que, cet hiver-ci, le brillant monde parisien est plongé dans une torpeur désespérée. Voilà que nous approchons de la fin du carnaval — un des plus courts, entre parenthèses, que se soient jamais rencontrés — et, en fait de manifestations de la vie mondaine et élégante, il n'y a rien, absolument rien à enregistrer, que les quelques réceptions que l'appelleraient forcées; je veux dire celles qu'on donne par devoir et dans l'intérêt de sa position. Les maîtres de maison qui ouvrent leurs salons dans ces conditions ne réussissent guère que des gens dont ils dépendent ou dont ils ont besoin. Or il se trouve, je ne sais pas pourquoi, que les gens dont on a besoin sont presque toujours laids et ennuyeux. Les réceptions forcées sont donc tristes et singulièrement maussades; heureusement, elles finissent de bonne heure, ce qui est, à coup sûr, une compensation, mais ce qui ne contribue pas précisément à donner de l'entrain et de la gaieté au high-life.

Nous dégoûterons-nous de ces lugubres mœurs d'hiver après Pâques? Bien des symptômes me le font supposer, et je sais plus d'une de nos jolies femmes, parmi les plus influentes et les plus qualifiées, qui s'est juré de réagir et de prendre une revanche éclatante. Je vous confierai même, sous le sceau du secret, que, dans certains milieux superlativement élégants, on organise, dès à présent, pour le jour où nous serons enfin délivrés de l'horrible cauchemar qui empoisonne notre existence, deux fêtes triées sur le volet qui, si je ne me trompe, feront quelque bruit dans Landerneau. Aussi bien n'y a-t-il pas beaucoup de temps de perdu, puisque décidément à Paris, comme à Londres, comme à Vienne, comme partout enfin, sauf à Saint-Petersbourg, la saison mondaine ne commence vraiment qu'au printemps. — L'Afranchi.

L'exposition des tableaux et dessins provenant de la collection de notre ami Charles Chincholle a attiré hier, à l'hôtel Drouot, une assez grosse affluence d'amateurs. La vente aura lieu, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui, salle n° 9, à deux heures.

Le docteur Le Gendre, médecin à l'hôpital Tenon, fait remettre à tous les malades des imprimés comme suit :

« Toutes les boissons alcooliques sont dangereuses; les plus nuisibles sont celles qui contiennent de l'alcool, des essences aromatiques, comme la liqueur d'absinthe, les vulnéraires et les présendus apéritifs appelés « amers ».

Heureusement qu'il reste un apéritif tonique et bienfaisant : le Quinquina Dubonnet.

Hors Paris

Le monument du duc d'Aumale qui doit être placé sur la tombe du prince, dans la chapelle de Dreux, est à peu près terminé aujourd'hui.

Cette pierre tombale, œuvre de M. Paul Dubois, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des beaux-arts, représente le général duc d'Aumale en tenue de campagne, étendu, et gardant dans le sommeil de la mort son épée, et le drapeau français serré contre son cœur.

Si la famille d'Orléans autorise l'exposition de cette œuvre, et si elle est terminée à temps, elle fera sensation au Salon prochain.

Nouvelles à la Main

Un jeune poète a eu la chance d'être guidé et soutenu dans la carrière littéraire par un aimable académicien qui, plus tard, s'est même intéressé à son mariage.

L'autre jour, annonçant à son protecteur la prochaine naissance d'un bébé, il a ajouté avec effusion : — J'espère, mon cher maître, que vous voudrez bien en accepter la dédicace?

Les questions de M. Toto : — Papa, est-ce que c'est difficile de devenir ministre? — Beaucoup moins mon enfant, que de le rester.

Le Masque de Fer.

Salon du Figaro

Aujourd'hui, à deux heures, inauguration de l'exposition des œuvres de MM. Trouillebert et Louis-Robert Carrier-Belleuse.

Le spectacle à Alger

Pour le comédien Hirsch qui, étant juif, n'a pas pu jouer *Cyrano de Bergerac* à Alger, et pour le ténor Cosirra qui a été obligé de publier un extrait de son acte de baptême avant de monter sur les planches.

LES SPECTATEURS, dans une salle de théâtre, à Alger. — Le rideau! Le rideau! (On frappe les trois coups : la toile se lève.)

JEAN, le domestique, entrant à droite. — « M. le duc, notre maître, doit être content aujourd'hui... Il marie sa fille, la charmante Lucienne, avec le jeune vicomte de Bel-Azur... La noble noblesse du pays s'est donné rendez-vous au château... (Entre le duc.) Ah! voici justement M. le duc! »

LE DUC, l'air préoccupé. — « Jean, il n'est venu personne en mon absence? »

UN SPECTATEUR, la lorgnette fixée sur la scène. — Oh! oh! (A son voisin.) Regardez-moi ce nez!

LE VOISIN. — Quel nez?

LE PREMIER SPECTATEUR. — Le nez de l'artiste qui joue le duc.

LE VOISIN. — Eh bien?

LE PREMIER SPECTATEUR. — Vous ne trouvez pas que ça a l'air d'un nez juif?

D'AUTRES SPECTATEURS, à ceux-là. — Asses! on n'entend rien!

TOUTE LA SALLE. — Silence!

JEAN, le domestique, continuant son rôle. — « Personne, monsieur le duc. »

LE PREMIER SPECTATEUR, à son voisin. — Je vous dis que l'acteur qui fait le duc a le nez juif...

LE VOISIN. — Je commence à le croire aussi. PLUSIEURS SPECTATEURS. — Taisez-vous... C'est insupportable!...

LE PREMIER SPECTATEUR, se levant et s'avançant à la salle. — Je vous demande pardon d'interrompre le spectacle, mesdames et messieurs, mais j'ai des raisons de croire que l'artiste chargé du rôle du duc est juif...

LA SALLE, se levant. — A bas les juifs! (Tumulte, scandale.)

VOIX INDIGÈNES. — Le duc est juif! Le duc est juif! (On commence à jeter des petits bancs sur la scène. Les artistes se retirent. Paraît le régisseur.)

LE RÉGISSEUR. — Mesdames et messieurs, il y a erreur. Nous n'avons aucun artiste juif dans notre troupe. D'ailleurs, notre camarade vient d'aller dans sa loge chercher son extrait de baptême qu'il avait eu le tact d'emporter avec lui en venant à Alger.

LA SALLE, complètement retournée. — Bravo! (Le duc apparaît avec l'extrait de son acte de baptême à la main. On lui fait une ovation. Il s'incline à plusieurs reprises.)

LES ZOUAVES A L'ÉLYSÉE

PAR CARAN D'ACHE



— En 1900.... Des Cent-Gardes.... peut-être !

La journée de Frédéric Lemaître

En son ode à la Malibran, Alfred de Musset la plaquait de n'avoir point laissé, comme le peintre, le sculpteur ou le poète, des souvenirs matériels et impérissables de son génie. La Malibran, pourtant, chante encore dans l'âme des musiciens.

Et ceux-là même qui jamais n'ont vu jouer Frédéric se font de lui un idéal qui domine toutes les réalités. C'est ce qui explique comment tant de gens ont pu, dans la journée d'hier, se trouver réunis, en dépit du froid, les uns, le matin, au cimetière Montmartre, les autres, à deux heures de l'après-midi, sur l'un des ponts du canal Saint-Martin.

L'initiateur de cette double cérémonie est un jeune homme qui n'a connu Frédéric que par les paroles de ceux qui l'ont applaudi : M. Gabriel Scellier, qui signe Gentil-Bernard.

Discrètement, il ouvrit dans le journal *l'Avant-Scène* une souscription. Il ne pensait qu'à mettre un médaillon sur la tombe de celui dont vibrent encore tous les écrits romantiques. En quelques mois, il réunit 6.033 fr. 50. Un sculpteur, un architecte offraient leur concours gratuit. On allait pouvoir élever deux monuments, l'un sur la tombe, l'autre près du domicile de Frédéric. Ce sont ces monuments qu'on a inaugurés hier.

Par un hasard étrange, un auteur dramatique, un de ceux qui a joué le grand artiste, Adolphe d'Ennery était conduit à la dernière demeure à l'heure même où les anciens amis de Frédéric, ses petits-enfants, ses neveux, lui rendaient, vingt-trois ans après sa mort, un hommage que ce retard inqualifiable devait rendre plus éloquent encore.

En une pierre très dure, l'architecte Georges Rossi a taillé un monument allégorique que surmonte un buste en bronze, fort ressemblant, œuvre du statuaire Pierre Granet.

M. Gentil-Bernard prend la parole. Il commence par déplorer la mort de l'artiste. Taillé dans ce qui fait une gloire de présider la cérémonie. Puis il décrit la carrière de celui « qui fut Hamlet et Falstaff, Kean et Napoléon, Paillasse et don César de Bazan ». Il remercie et les souscripteurs et tous ceux qui ont collaboré au double hommage.

Chemin faisant, il rappelle ces choses intéressantes :

... Afin de venir en aide à sa mère, Frédéric est clerc de notaire, puis, pour plus de liberté, courtier en denrées alimentaires ; il ne déserta point pour cela les cours du Conservatoire.

Il échoua dans un premier concours ouvert à l'Odéon pour les élèves du Conservatoire, vu la nouveauté de son procédé déclamatoire !

Seul, Talma lui donna sa voix.

... Frédéric Lemaître a paru sur toutes les scènes de France, sauf au Théâtre-Français !

Un habitant du dix-huitième arrondissement, où est situé le cimetière Mont-

martre, M. Louis Martin, prend ensuite la parole :

C'est au nom du Cercle « l'Harmonie », groupe compact et très actif, composé de jeunes acteurs d'avenir, d'artistes de tout ordre et d'hommes de lettres mûris par la pensée, que je viens honorer la mémoire du créateur immortel dont l'action intense a remué si profondément la première nation du monde...

On jette des fleurs sur la tombe, et l'on se sépare. Beaucoup des manifestants du matin se retrouveront à deux heures, sur le canal Saint-Martin, au milieu d'une assemblée bien autrement nombreuse. Là se dresse, dans l'axe même du canal, sur le pont du Faubourg du Temple, une large colonne qui porte un marbre reproduisant le buste admiré le matin.

Parmi les spectateurs nous reconnaissons :

MM. Bruman, représentant le préfet de la Seine ; Cornet, Faillat, conseillers municipaux ; Puech, député de la Seine ; Talbot, Lambert père, Bouyer, Périaud, artistes dramatiques ; Mme Granet, femme du sculpteur ; Mlle Scriveranck qui, à l'âge de sept ans, créa, à l'ombre de Frédéric, le rôle de Frédéric dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur* ; le peintre Guillemet, le sculpteur Embry, les docteurs Guerrier, Cuvillier et Grumbert, etc.

Le Comité fait accrocher sur le socle une admirable gerbe de fleurs de Nice, qui se détache sur une palme d'or apportée par la Société « les Cornéliens ». M. Louis Lucipia, non en sa qualité de prochain président du Conseil municipal, mais en celle de président du Comité, prend le premier la parole :

... Si la pioche n'avait fait disparaître cette partie du boulevard du Temple, que dans la langue parisienne on appelait « le boulevard du Crime », où se trouvaient les théâtres les plus populaires, c'est là qu'il eût fallu placer le buste de Frédéric Lemaître, près des Funambules où il joua, en sortant de ce café-concert du Palais-Royal où avaient eu lieu ses débuts.

... Nous voilà au Faubourg du Temple, sur l'antique canal Saint-Martin, que les règles de l'hygiène ont contraint de moderniser, mais où on voit encore l'eau et les bateaux.

... Les fils et les petits-fils de ceux que Frédéric Lemaître a fait frémir et pleurer défilent devant lui le matin en allant au travail. Le soir, après la rude journée de labeur dans la fournaise des ateliers, ceux qui viendront dans ce petit square humer quelques bouffées d'air frais évoqueront celui qui, comme Jean, Genaro, Kean, don César de Bazan, Paillasse, le père Jean ; celui qui savait faire éclater la joie et jaillir les larmes, car on pleurait encore au théâtre au temps de Frédéric Lemaître, et on ne se croyait pas pour cela ridicule.

... J'ai l'honneur de remettre ce monument à la Ville de Paris, qui sait faire un si large part dans ses prédilections à l'art et aux artistes, parce que nul plus qu'elle ne sait aimer le beau, le bon, le vrai, le juste !

M. L. Achille, membre du bureau du Conseil municipal, va remercier le comité au nom de la Ville de Paris. Il dira ensuite :

... Sous le ciseau de Pierre Granet, la tête superbe de Frédéric est apparue ; sa chevelure paraît flotter au vent, son oeil semble briller ; sa bouche s'ouvre et ses lèvres tremblent pour rugir des strophes sonores.

Ce buste évoque toute une époque : le temps où, près de Frédéric Lemaître, Mélingue ciselait sa part de lauriers dans les pièces de cape et d'épée, tandis que la délicieuse Déjazet apportait un rayon de gaieté parmi les sombres drames si goûtés des Parisiens d'alors.

Son discours a été applaudi par toute l'assemblée.

M. Thuillier, conseiller municipal du quartier, remercie éloquentement, au nom de ses électeurs, le Comité qui leur a rendu Frédéric.

Puis, M. Bertrand, directeur de l'Opéra, président de la Société des artistes dramatiques, monte à son tour sur la plate-forme, et au milieu de l'émotion de tous, s'exprime en ces termes :

Messieurs, Jules Claretie a dit que les comédiens mangaient leur gloire en vivant. Cette vérité, applicable à la majorité, quand il s'agit de Frédéric Lemaître demande une glorieuse exception.

Pour l'incomparable créateur de Ruy Blas, le capital est demeuré intact.

Si les derniers jours du célèbre comédien ont pu être attristés par l'injustice et l'ingratitude, il ne s'en montra que médiocrement surpris.

Jamais, disait-il, il n'avait espéré davantage.

Mais le temps a fait son œuvre. Le préjugé qui s'attachait à la profession de comédien a disparu.

La France honore ses artistes et le public aime ses comédiens d'une affection toute particulière.

Quant à moi, messieurs, à qui est échu l'honneur de représenter ici notre grande famille artistique, il m'a paru que l'hommage le plus sincère, le plus respectueux, pour affirmer notre admiration commune, était de faire entendre à cette place le discours prononcé par le plus grand des poètes sur la tombe du plus grand des comédiens.

Voici comment s'exprimait Victor Hugo, le 26 janvier 1876 :

Je salue le plus grand comédien de ce siècle et le plus merveilleux comédien de tous les temps.

Cette série superbe commence à Thespis, traverse Romain et arrive jusqu'à nous par Talma. Frédéric Lemaître en a été, dans notre siècle, le continuateur éminent ; il est le dernier de ces grands acteurs par la date, le premier par la gloire.

Aucun comédien ne l'a égalé, les autres acteurs, ses prédécesseurs, ont représenté les rois, les pontifes, les capitaines, ce que l'on appelle les héros, ce qu'on nomme les dieux.

Lui, grâce à l'époque où il est né, a été le peuple. Il a été le Drame, il a eu toutes les facultés, toutes les forces et toutes les grâces du peuple, il a été indomptable, robuste, pittoresque, orageux, charmant comme le peuple. Il a été la Tragédie, il a été la Comédie.

Il est mort, saluons cette tombe. Que reste-t-il aujourd'hui ?

Le génie de l'acteur est une lueur qui s'efface, il ne laisse qu'un souvenir.

Mais disons-le, la mémoire qui surviva à Frédéric Lemaître sera grandiose.

Il est destiné à laisser au sommet de son art un souvenir impérissable !

Je salue et je remercie Frédéric Lemaître. Je salue le prodigieux artiste et je remercie mon fidèle auxiliaire dans ma longue vie de combat. Adieu, Frédéric Lemaître !

Ajouter un mot à la pensée de notre poète national serait vraiment chose hardie.

Je salue l'image de celui qui anima de son souffle puissant les personnages si différents de Ruy Blas et de Robert Macaire, et dont la renommée se transmettra de siècle en siècle !

Ce très beau discours, ces deux très beaux discours sont fort applaudis.

On acclame le ministre de l'Instruction publique, quand il monte à son tour sur la plate-forme. M. Georges Leygues dit :

Messieurs, Il y a vingt-trois ans, à pareil jour, Paris ému rendait les derniers devoirs à Frédéric Lemaître. Aujourd'hui, l'affection reconnaissante de ses admirateurs lui élève un monument, et un sculpteur inspiré le fait revivre dans le marbre.

J'ai voulu me joindre à vous, messieurs, et apporter mon tribut d'hommages à la mémoire de cet artiste incomparable.

Frédéric Lemaître fut grand parmi les plus grands.

Sa carrière peut se résumer en une phrase brève : il sentit toutes les passions de l'âme humaine et il les exprima avec une force et une éloquence qui n'ont jamais été dépassées.

Don, simple ou tendre ; ironique, pervers ou superbe, Frédéric Lemaître fut toujours égal à lui-même.

Il donna la vie aux œuvres des psychologues dramatiques ; il écouta et comprit le cœur du peuple ; il s'éleva à la hauteur des rêves les plus altiers des poètes, et après avoir été Paillasse, Robert Macaire et le Vieux Célestes et Ruy Blas !

Je salue le comédien et le tragédien de génie qui secoua du frisson sacré tant de foules haletantes ; qui fit rire, pleurer et frémir tant de générations disparues, et qui jeta sur la scène française le plus éclatant et le plus pur rayon de gloire !

Après les plus chaleureux applaudissements, M. Gabriel Scellier, secrétaire général du Comité, donne lecture de cette lettre qui lui a été adressée par M. Jules Claretie :

Monsieur le secrétaire général, Le doyen de la Comédie-Française, appelé et retenu à Bergerac par un deuil cruel, ne pourra assister dimanche à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Frédéric Lemaître et dire, comme il l'eût souhaité, des vers en l'honneur du grand comédien. Je vous prie de l'excuser, de transmettre ses regrets et les miens au Comité.

J'aurais voulu ajouter quelques mots aux éloquentes et hautes paroles qui seront prononcées à cette cérémonie. Administrateur de la Comédie, j'aurais pu souhaiter que le génie de Frédéric eût eu, en son temps, la Comédie pour théâtre. Spectateur, encore tout ému de souvenirs de jeunesse, je me contenterai de saluer en Frédéric le plus admirable acteur de drame qu'il m'ait jadis été donné d'applaudir, l'homme qui, créant à la fois Ruy Blas et Robert Macaire, sut unir, avec le plus de génie, l'idée suprême avec la plus vivante réalité.

Paris a eu raison de célébrer cet artiste qui

donna la vie à tant de personnages : Gennaro, le Vieux Caporal, le Maître d'Ecole — que sais-je ? — et qui sut faire rire et faire pleurer ce grand Paris dont il essayait les larmes après les avoir fait couler.

Agréez, monsieur le secrétaire général, l'hommage de mes sentiments reconnaissants.

Jules CLARETIE.

M. Jacques Fenoux, de la Comédie-Française, lit en grand artiste les beaux vers que Jean Richepin, a jadis dédiés à Frédéric Lemaître.

Puis le fils du comédien Verner dit, joue presque, une poésie où, tour à tour, sont célébrés le tragédien et le comédien qu'il y avait en Frédéric. C'est fini et on semble le regretter. Le public ne se retire point. Dans son discours M. Thuillier a dit :

On répètera souvent, devant ce buste : « Ah ! si vous aviez vu Frédéric ! »

Et déjà ce mot sort des lèvres des aînés : « Ah ! si vous l'aviez vu ! » Enfin, deux hommages ont été rendus au grand artiste dans la même journée. C'est bien. Ce n'est pas assez. Il reste à donner le nom de Frédéric Lemaître à la rue où il habita. Jadis, le poète Léon Charly obtint cela de M. Alphonse Humbert, alors président du Conseil municipal. Est-ce parce que celui-ci est devenu député que le célébré d'hier attend encore sa rue ?

Charles Chincholle.

LA SOMATOSE

« Mieux vaut prévenir le mal que d'avoir à le guérir », dit un vieil adage. Le meilleur préventif, pour toutes les débilités si facilement accessibles à la maladie, est indubitablement une bonne alimentation.

L'usage de la Somatose, le plus énergique de tous les reconstituants, qu'on trouve dans toutes les pharmacies, s'impose par ces temps de froidure et d'humidité.

Nouvelles Diverses

L'AFFAIRE DE LA RUE BROCHANT

Nous avons annoncé l'extradition et l'arrivée à Tourcoing de M. Crenne, ancien conseiller à la Cour d'appel d'Alger, inculpé d'avoir, le 9 décembre dernier, tenté d'assassiner, rue Brochant, son beau-père, M. Fabre, commandant en retraite.

Avant de quitter la prison de Tourcoing, M. Crenne a fait des déclarations curieuses et de nature à jeter un nouveau jour sur cette affaire.

Il déclare d'abord qu'il n'a jamais été fou et que sa famille l'a fait enfermer à Ville-Evrard pour des raisons que nous ne pouvons encore révéler, tellement la portée en est grave. Les détails qu'il a fournis sur son séjour à Ville-Evrard, lui sain d'esprit au milieu de fous, ont vivement impressionné les auditeurs.

Après avoir frappé son beau-père, M. Crenne a raconté qu'il s'était rendu à Bruxelles, s'y était installé dans un modeste appartement du quartier Saint-Gilles et s'était uniquement préoccupé d'établir, par des preuves irrécusa-

bles, qu'il possédait toute sa raison. Pour cela, il a demandé l'examen des plus célèbres médecins belges, qui lui ont délivré des certificats. Ces certificats légalisés, il les apporte pour les remettre à la justice.

C'est lorsqu'il a été en possession de toutes ces attestations qu'il s'est décidé à revenir en France. La police bruxelloise le laissait parfaitement tranquille et c'est lui qui est allé se constituer prisonnier, pour être jugé par la justice de son pays.

L'ex-magistrat, qui se dit victime d'une séquestration arbitraire, résultat d'un complot ourdi contre lui par plusieurs membres de sa famille, se montre très rassuré sur l'issue du procès. Le dossier qu'il a préparé en Belgique est, assure-t-il, de nature à lui obtenir un acquittement, car aucun juré, quand il connaît les dessous de l'affaire, ne pourra, en conscience, le condamner.

Telles sont les confidences qu'a faites M. Crenne qui, menottes aux poings et enchaîné avec un repris de justice, a été conduit à la maison d'arrêt de Lille où il n'a fait qu'un court séjour, pour être dirigé sur Paris.

TENTATIVE D'ÉVASION AU PALAIS

Un garde républicain conduisait, hier, du Dépôt au Parquet un nommé Larties, arrêté pour vol et désertion.

Dans le couloir qui conduit des Chambres criminelles au greffe, le prisonnier, bien que tenu au poignet par le « cabriolet », donna un croc-en-jambe au municipal, le mordit profondément à la main pour lui faire lâcher prise et prit la fuite.

Mais il n'alla pas bien loin. Des gardiens de la paix mis en éveil par les cris du garde s'élançèrent à la poursuite du fugitif et le rejoignirent avant qu'il eût eu le temps de sortir du Palais.

Malgré la vive résistance qu'il opposa aux représentants de l'autorité, Larties a été réintégré au Dépôt.

M. Montell, chef de la station des tramways nantais à Vincennes, passait avant-hier devant le vieux fort, lorsqu'il aperçut un individu pendu à la grille. M. Montell décrocha cet homme que des soins énergiques rappellèrent à la vie.

On le conduisit chez le commissaire de police ; mais, chemin faisant, apercevant une autre grille, il échappa aux agents et alla s'accrocher par le cou à l'un des fers delance couronnant la grille. Une seconde fois, on sauva ce malheureux dont le sang coulait avec abondance de la profonde blessure qu'il venait de se faire.

Enfin, tenant absolument à se débarrasser d'une existence qui semblait lui être à charge, il se précipita, tête baissée, contre les marches de l'escalier du commissariat. On le releva, le crâne fracturé. Il a été immédiatement transporté à l'hôpital Saint-Antoine où on a déclaré que son état était des plus graves. Ce désespéré tenace s'appelle Emile Hoffes. Il est âgé de trente-neuf ans et habite rue Oberkampf.

UNE IMPRUDENCE

Mlle Louise Ruffin, âgée de vingt et un ans, habitant chez ses parents, 52, rue Charlot, committ, avant-hier soir, la grave imprudence de verser de l'essence minérale dans une lampe alors que celle-ci était encore allumée.

Une explosion fut la conséquence de cette imprudence. Le liquide enflammé se répandit sur les vêtements de la jeune fille. Aux cris de Mlle Ruffin, son père accourut à son secours et parvint à étouffer les flammes. Mais, deux ou trois minutes après, les vêtements

LE SERGENT RENAUD

60 centimes LE VOLUME COMPLET ILLUSTRÉ à RAISON de 10 centimes DEUX FOIS PAR SEMAINE. PAR PIERRE SALES

La Révolution commencée en Librairie par la Maison FAYARD FRÈRES, avec la publication des œuvres d'Alphonse DAUDET, Jules CLARETIE, Hector MALOT, vient encore de faire un pas en avant, avec la publication des œuvres du célèbre romancier qui occupe aujourd'hui, sans conteste, une des premières places parmi les grands conteurs français : **PIERRE SALES**.

C'est non seulement sous la forme de ces jolis fascicules à 10 centimes, rendus si populaires par la publication d'ALPHONSE DAUDET, mais aussi sous celle d'un élégant volume, — véritable volume de luxe, avec une jolie couverture de José ROY, et de nombreuses illustrations de nos meilleurs dessinateurs, — que la Maison FAYARD FRÈRES offre au public l'œuvre considérable qui, depuis quelques années, passionne, fait palpiter, pleurer, et rire aussi, la France entière. Et ce volume, dont le bon marché semble défier tout bon sens, sera donné **complet, illustré, broché, pour 60 CENTIMES**.

LE SERGENT RENAUD

SERA COMPLET EN 6 FASCICULES à 10^c.

Les volumes suivants formeront également 6 Fascicules

10^c LE FASCICULE ILLUSTRÉ
24 Pages sous couverture en couleur
DEUX FASCICULES par SEMAINE.

EN VENTE PARTOUT
LE VOLUME BROCHÉ : 60 centimes
Envoi franco contre 80 centimes en timbres à MM. FAYARD FRÈRES, éditeurs, 78, Boulevard St-Michel, Paris.

LE 1^{er} FASCICULE ILLUSTRÉ 5^c
est vendu
exceptionnellement

POUR 60 centimes ON AURA CE SERGENT RENAUD
par lequel débute la publication et qui est certainement l'œuvre la plus poignante et la plus touchante du grand romancier; puis viendront :

LA JEUNE FRANCE; A L'AMÉRICAINE! BAS LES MASQUES! CHAÎNE DORÉE; OLYMPE SALVERTI; VIVIANE; LE Puits MITOYEN; FEMME ET MAÎTRESSE; LA MÈCHE D'OR; SACRIFIÉE! LE CORSO ROUGE, etc.

Devant une si merveilleuse édition, il n'y aura pas de maison en France, où l'on ne pourra avoir à soi, pour soi, l'œuvre illustrée du romancier aimé entre tous : **PIERRE SALES**

C. Otto Gehreken
fabrique de courroies
Hambourg
(Transmission à droite). Courroies demi-croisées.

LE PORTEFEUILLE FRANÇAIS JOURNAL d'INFORMATIONS et de RENSEIGNEMENTS FINANCIERS. ABONNEMENT 2 FRANCS PAR AN.
Le plus complet, le mieux renseigné, indispensable à tous les Rentiers et Capitalistes.
UN MOIS À L'ESSAI GRATUITEMENT SUR DEMANDE 1^{re} 52, Rue d'Orléans - PARIS.

PRETS 350% SUR MAISONS, NU-PROPRIÉTÉS, SUCCESSIONS, etc. (à l'insu de l'usufruitier).
BANQUE FRANÇAISE, 18, B. Montmartre, Paris. TÉLÉPHONE

CAPITAUX PERSONNEL, 3 sur toutes garanties : Maisons, Successions, Nues-Propriétés (sans avoir d'usufruitier), Titres, Sociétés (des Conservateurs des Titres), etc. Avances immédiates.
(France) — M. DAUDET, 52, Rue St-Lazare, Paris. — Téléphone 145-16.

AUTOMOTEUR GARDE-ROBE
Breveté et protégé par le droit
DUPONT
Fabricant breveté s. r. l.
Chaussures de tous styles
PARIS, 10, Rue Hauteville
Les plus jolies chaussures
Envoyer 1^{re} photographie contenant 500 fr.

CONTREXEVILLE-PAVILLON EAU MINÉRALE NATURELLE ABSOLUMENT INDÉQUÉE Régime des BOUTEUX, GRAVELEUX, ARTHRITIQUES **CONTREXEVILLE-PAVILLON**

AUTOUR DE LA BOURSE

Les premières journées de la semaine ont été excellentes de tous points. Presque plus de préoccupations extérieures depuis les discours explicatifs et à la fois conciliants de MM. Delcassé et Ribot. Plus de craintes sérieuses au sujet de l'argent depuis l'abaissement des taux d'escompte en Angleterre, en Autriche, en Allemagne et en Belgique. En outre, pas mal d'affaires, non seulement à terme, où les vendeurs à découvert, complètement affolés, ont exécuté ce pas du désespoir qui se traduit et se manifeste par des rachats élevés; mais aussi sur le marché du comptant où, après quelque hésitation, les disponibilités de l'épargne, grossies par les coupons de janvier, se sont décidées à chercher pâture. Voilà, que je pense, un ensemble de faits fort satisfaisants, et qui justifie largement la précipitation avec laquelle les vendeurs susnommés, et surtout les vendeurs de primes, ont cherché à atténuer leurs pertes en redemandant avec insistance ce qu'ils avaient offert avec tant de prodigalité. On les a, sans magnanimité aucune, menés tambour battant. Quand il a une revanche à prendre, le boursier est sans pitié, tout comme le gendarme de Courtelaine et Norès; mais, plus dur encore que ce représentant de l'autorité, il est entièrement dénué de grandeur d'âme. Les baissiers, en de fréquentes occasions, ont bien fait voir à leurs adversaires. Cette fois, c'est le tour des haussiers d'être du côté du manche. Ce qui prouve combien la chanson a raison d'affirmer que c'est pas toujours les mêmes qui a l'assiette au beurre !

La fin de la semaine a été aussi brillante que le début, grâce au fort mouvement de reprise de la dernière heure. Mercredi, jeudi et vendredi, les tendances avaient été un peu moins affirmatives. Cela se comprend d'ailleurs. Nous avions en beaucoup de hausse depuis quelque temps, et la liquidation de la fin du mois, pas plus tard que dans les premiers jours de la semaine prochaine, fera toc toc à la porte de la Bourse. Puis, on reparait d'une tension possible des reports, et on commentait certains incidents de la politique intérieure. Or, c'est le propre du joueur habile de savoir faire à temps un petit charlemagne de famille, et c'est pour cela qu'un certain nombre de spéculateurs se sont décidés à mettre une portion de leurs bénéfices en sûreté, sans attendre la fin de la partie. Ils ont donc réalisé, et cela a déterminé provisoirement un peu de tassement dans les cours.

Un peu, rien qu'un peu, si peu que rien. Et la hausse de la dernière heure a permis de reprendre à peu près partout les plus hauts cours de la semaine, voire de les dépasser, et d'une manière parfois assez sensible. La Rente française 3 0/0 est à quelques centimes au-dessous de son cours de samedi dernier, qui était de 102 1/2; mais il ne faut pas oublier qu'on était à 101 7/2 au milieu du mois. Le 3 1/2 0/0, lui, a dépassé d'une fraction insignifiante son cours d'il y a huit jours (104 62), lequel était supérieur de près d'un demi-point au cours du samedi 14 janvier. Les rentes turques n'ont guère varié cette semaine; ça n'empêche pas le C d'être à trois quarts de point au-dessus de son prix du 14 janvier (27 20), et le D d'être en hausse d'un demi-point. Pour l'Italien, qui gagne encore 25 ou 30 centimes cette semaine, la hausse, pour la

quinzaine, est de plus d'un point et demi. Et ainsi de suite. Vous voyez que, pour les fonds d'Etat, le tassement n'a été que relatif, et ce n'est pas, en somme, sans raison qu'un haussier à prétentions modestes me disait hier : « Je m'y abonnerai bien pour le reste de mes jours ! » J'ai gardé pour la bonne bouche deux groupes de valeurs étrangères qui, après des fluctuations dans les deux sens, ont fini par accentuer leur hausse de telle manière qu'elles s'inscrivent en avance nouvelle et considérable. Tout d'abord, c'est l'Extérieure espagnole, que nous laissons à 52 francs. Elle cotait 49 35 samedi dernier et s'inscrivait à 47 05 le 14 janvier. La hausse se chiffre donc par 2 fr. 65 pour la huitaine, et par 4 fr. 95 depuis le milieu du mois. C'est ce qui s'appelle marcher ! Il est certain que l'optimisme avec lequel on envisage les résultats de l'arrivée au pouvoir de M. Silvela est pour quelque chose dans l'ampleur extraordinaire de ce mouvement. Mais il est encore bien plus certain qu'il doit la plus grande partie de son développement aux rachats — vrais rachats de panique ! — des vendeurs de primes. Il va de soi que la température brûlante de l'Extérieure s'est propagée à toutes les valeurs du groupe espagnol; c'est d'une quinzaine de francs que les Bons cubains 5 0/0 et 6 0/0 ont dépassé leurs cours du 14 janvier, qui étaient de 162 pour les premiers et de 191 pour les seconds; et les obligations des chemins de fer, Andalous, Saragosse, Nord d'Espagne, ont obtenu également de très appréciables plus-values.

L'autre groupe effervescent, c'est celui des valeurs brésiliennes. Le 4 0/0 clôture à 61 80, en augmentation de plus de deux points pour la semaine, cependant que le 5 0/0 gagne plus de trois points à 72 1/4. Il est évident que le change s'est amélioré; et on dit, dans quelques petits coins, que la combinaison relative aux chemins de fer est en bonne voie. Je ne demande pas mieux; mais je m'étonne un peu que les valeurs des Etats provinciaux du Brésil, dont les finances sont en excellente situation et qui, comme nous l'avons établi en une étude récente, sont munies de garanties très solides, n'aient pas subi avec vivacité le contre-coup de la hausse des rentes proprement dites. Après cela, vous me direz qu'elles ne sont pas, en somme, bien à plaindre, puisqu'aux cours actuels la Minas Gerais a rattrapé les trois quarts du coupon détaché le 15 courant, et que l'Espirito-Santo a gagné 15 francs en autant de jours.

Grâce à la nouvelle impulsion donnée, en dernière heure, au mouvement de hausse, les établissements de crédit cotent des cours très satisfaisants. Voici que la Banque de Paris, à 953, est en hausse de plus de 20 francs sur ses cours de quinzaine; que le Comptoir d'escompte monte à 592, que le Crédit foncier s'inscrit à 730, que le Crédit lyonnais s'affermi à 880, que la Société générale se maintient à 545, que la Banque internationale avance à 544, que la Banque spéciale des Valeurs industrielles est inébranlable à 255, que le Crédit industriel reprend à 615 etc. Les sociétés qui ont des intérêts au Transvaal sont également en progrès, ayant subi, tout naturellement, la répercussion de la hausse qui s'est produite sur les marchés des Mines d'or.

Les chemins de fer sont parmi les valeurs les plus calmes de la cote. Les actions sont, il est vrai, à des cours très élevés, et se capitalisent à un niveau très bas; en sorte que le public, qui les considère pour la plupart, et avec raison, comme des titres à revenu invariable, n'a plus pour elles qu'une tendresse refroidie. Quand, par hasard, il se contente de valeurs à revenu fixe, il fait que ce revenu soit confortable, ou que sa modicité relative soit compensée par des avantages spéciaux, tels ceux que fournissent, par exemple, les obligations à lots du Crédit foncier ou de la Ville de Paris.

C'est par séries et à des échéances échelonnées jusqu'en 1904 que cette dernière, dans le principe, devait émettre le solde de ses obligations 1894-96; mais diverses circonstances ont décidé la municipalité à effectuer l'opération de suite; et c'est ainsi que le public est mis à même de faire un placement fort avantageux.

A l'Hôtel de Ville, aux mairies des vingt arrondissements de Paris, aux guichets des grands établissements de crédit ou de leurs succursales et agences, chez les trésoriers-payeurs généraux des départements ou chez les receveurs des finances, on peut se procurer ces obligations 2 1/2 0/0 de la Ville de Paris 1894-96 moyennant 397 francs. A ce prix, les titres dont il s'agit sont tout à fait séduisants. Grâce à la petite distance qui les sépare encore de leur prix de remboursement, leur revenu ressort à 2 52 0/0. Il est vrai que l'obligation 3 0/0 de 1869 produit 2 82 0/0, et que l'obligation 3 0/0 de 1871 se capitalise actuellement à 2 94 0/0; mais il convient de faire une ou deux remarques dont on appréciera facilement la valeur. D'abord, la différence est peu importante. Puis, les obligations 3 0/0 dont nous venons de parler se négocient entre 415 et 425 francs, de sorte que si, aux tirages, un titre soit remboursable au pair, c'est une perte de 15 ou 25 francs pour le porteur, c'est-à-dire de 4 à 6 0/0 de son capital, et cela représente un ou deux ans de revenu. Pour les obligations 4 0/0 des catégories 1865, 1875 et 1876, le rendement est plus fort encore, puisqu'il atteint à peu près 3 1/2 0/0; mais, par compensation, le risque de perte, au cas de remboursement, est beaucoup plus sérieux, attendu qu'il se chiffre par environ 55 francs pour les 1865, et 65 francs pour les deux autres, soit 10 à 11 1/2 0/0 du capital, ou, en moyenne, trois ans du revenu des titres. Avec des valeurs à ce point éloignées du pair, le public, on le voit, risque de payer assez cher les chances de lots.

Il est donc tout naturel qu'il préfère consentir à une diminution — d'ailleurs légère — de son revenu, plutôt que d'encourir un risque aussi désagréable. Avec l'obligation 2 1/2 0/0 de 1894-96, toute éventualité de perte disparaît, et même, en cas de remboursement au pair, il reste un petit bénéfice au porteur. Si ce remboursement se fait attendre, ledit porteur n'en est que plus favorisé, parce que ses titres — comme il est de tradition invariable pour toutes les séries d'obligations de la Ville — ne sauraient manquer de dépasser sensiblement le prix auquel ils seront remboursés; à telles enseignes que, pour les catégories indiquées plus haut, on peut vendre moyennant 415 à 425 francs des obligations remboursables à 400 francs, et entre 555 et 565 francs des obligations remboursables à 500 francs !

Seulement, ces obligations, âgées maintenant de vingt-trois à trente ans, ont atteint à peu près leur maximum de développement; tandis que les obligations nouvelles ont tout un avenir de hausse devant elles. Et ceci seul suffit à compenser très largement la légère diminution de revenu dont il a été question ci-dessus. Sans compter qu'on peut dire du type 2 1/2 0/0 des obligations de la Ville, ce qu'un ministre des finances disait jadis d'un fort excédent budgétaire : « Saluez ! car vous ne le reverrez plus ! »

La Ville de Paris, en effet, a adopté pour l'avenir le taux de 2 0/0 inauguré avec succès par l'émission de 1898; et c'est à ce taux que se capitaliseront normalement les obligations qu'on émettra, par exemple, pour l'emprunt du Métropolitain.

Quant aux lots, il va sans dire qu'il y a été largement pourvu. Pour les Obligations 1894-1896, il y a quatre tirages par an, comportant 84 lots, dont quatre de 100,000 fr., quatre de 20,000, huit de 10,000, etc. Le tout représente une somme annuelle de 646,000 francs, ce qui est coquet.

Du reste, on ne saurait déter trop richement les tirages des obligations à lots; car le petit public, qui adore ces valeurs, est on ne peut plus sensible à ces sortes d'avantages. Le Crédit foncier lui a compris depuis longtemps, et l'activité suivie avec laquelle ses titres sont demandés prouve, jusqu'à l'évidence, à quel point le grand établissement a été bien inspiré en ne lésinant pas sur ce chapitre. Dans un de mes comptes rendus de cette semaine, j'ajoutais le nombre de lots et de tirages afférents aux Foncières 1885 et 1895 et aux Communales 1879 et 1892. J'arrivais au chiffre de 22 tirages, représentant 1,012 lots pour un capital de 4 millions de francs. Si aux quatre catégories que je viens de nommer on joint les Foncières 1879 et les Communales de 1880 et de 1891, on arrive à un total de 40 tirages, représentant un capital de 8,170,000 fr. réparti entre 2,068 lots dont quarante-six de 100,000 francs, trente-et-un de 25,000, trente-deux de 10,000, etc. Il y a donc, pour l'ensemble, plus de quatre tirages par mois, tout près de quarante lots par semaine, et un peu moins de 23,000 fr. distribués chaque jour. Dans ces conditions, on conçoit que la vaste clientèle du Crédit foncier lui soit fidèle; et, aussi, que se soit accru le nombre de personnes qui font ces collections d'obligations à lots par moi signalées naguère. Elles se livrent d'autant plus volontiers à ce passe-temps — passe-temps agréable, on en conviendrait sans peine — que, parmi tant de tirages, il n'y a aucun risque de perte en cas de remboursement pur et simple, par l'excellente raison que les obligations du Crédit foncier se tiennent toutes à un niveau peu éloigné du pair. On peut donc s'offrir la collection complète sans inconvénient; et si, dans le nombre, je préfère aux autres les Foncières 1885 et 1895 et les Communales 1879 et 1892, c'est pour des motifs que j'ai expliqués, et sur lesquels je reviendrai à l'occasion.

Quelques-unes des valeurs industrielles, après avoir fait une pointe en avant, ont reperdu leur avance et reviennent à leur niveau précédent. Il y a parfois une différence de quelques points en plus ou

moins, mais il s'agit, en général, de fort peu de chose. Dans cette catégorie de valeurs à variations médiocres rentrent les Voitures à 556, la Fives-Lille à 555, la Cusenier à 890, les Wagons-Lits à 750, l'Oural-Volga à 548, la Rakhmanovka-Krivoi-Rog à 727, le Gaz à 1,290, les Chaussures Incroyable à 220, les Tavernes Pousset à 175, etc. Celles-ci sont fermes. Il y a, par contre, un peu de faiblesse sur la Transatlantique à 306, l'Omniabus à 1,775, le Suez à 3,580, la Thomson-Houston à 1,264, les Chargeurs réunis à 1,175, etc.

Tout cela, en somme, est assez calme. Je ne vois que deux valeurs qui aient donné lieu à des mouvements tumultueux, et dont la hausse, très vivement accentuée en fin de semaine, ait pris de larges proportions. C'est d'abord la De Beers, qui gagne 13 francs à 745 après être descendue au-dessous de 720, et qui est en avance de 50 francs sur ses cours d'il y a quinze jours. C'est ensuite, et surtout, le Rio Tinto qui, hier, a bondi de 895 à 925, gagnant ainsi 50 francs pour la semaine et plus de 85 francs depuis le 14 janvier. Ai-je besoin de dire qu'ici encore les rachats éperdus des vendeurs à découvert ont joué le principal rôle dans cette hausse exaspérée ?

Le Boursier.

LE MARCHÉ MINIER

Londres, le 23 janvier 1899.

On ne s'avancant pas trop, au commencement de l'année, en prévoyant, pour le marché minier, une nouvelle période active et prospère, et l'événement est venu vite donner raison à ceux qui n'avaient cessé d'avoir pleine et entière confiance dans l'avenir des entreprises sud-africaines. Il faudrait, en effet, remonter à un peu plus de trois ans en arrière pour retrouver des séances aussi satisfaisantes que celles qui se sont succédé depuis le début du mois.

Le mouvement auquel on assiste en ce moment peut, à première vue, paraître un peu brusque. Mais s'il en est ainsi, c'est parce qu'il s'était trouvé retardé en raison des préoccupations politiques et des craintes d'un grand resserrement des capitaux, non seulement ici, mais aussi sur les grandes places du continent. Et comme, maintenant, l'horizon politique s'est éclairci; et, d'autre part, l'argent redevient abondant, il est naturel que l'on tienne à regagner le temps perdu, d'autant plus que ce n'est plus la spéculation seule qui nous sert de guide.

Car c'est là le point capital. A l'heure actuelle, les mines d'or du Transvaal, grâce à la régularité de leur exploitation — de leurs rendements, pour parler d'une manière plus précise — sont devenues des entreprises industrielles de premier ordre. Tout comme les mines de charbon, elles exploitent des « formations » continues, et les seules difficultés — difficultés temporaires — avec lesquelles elles aient à compter, parfois, sont celles provenant du manque d'eau; ce qui les met, pendant un certain temps — comme au mois de novembre dernier — dans l'impossibilité de broyer autant qu'il conviendrait. Mais ce sont là misères qui n'attardent en aucune façon la vitalité de l'industrie aurifère du sud de l'Afrique, et auxquelles on remédie déjà.

Donc, à l'heure actuelle, le spéculateur n'est plus le seul à s'intéresser aux mines d'or. On pourrait même dire qu'il est remplacé par le capitaliste, et ce dernier ne travaille pas à l'aveuglette. Il se renseigne sur tout et ne fixe son choix qu'après réflexion. Certainement, ceci ne peut profiter aux affaires « douteuses »; mais il ne faut pas le regretter. Le principal est que le public soit bien éclairé sur les bonnes entreprises, et qu'il en retire des avantages sérieux, avantages qui se sont traduits, en 1898, par des dividendes

considérables qui iront encore en augmentant en 1899, les mines d'or réalisant chaque jour, dans leur exploitation, de nouveaux progrès et de nouvelles économies.

Nous avons eu, cette semaine, notre liquidation de fin janvier. Les reports ont été un peu élevés peut-être, mais il est assez naturel que les reports existant des taux les rémunérateurs pour des valeurs qui laissent, depuis un mois notamment, de si grands profits à ceux qui les détiennent. Bref, on peut dire que l'on a fait couramment, entre 9 et 12 0/0 l'an, ce qui n'a, au reste, nullement diminué la confiance. Bien plus, la place de Paris, depuis plus d'une semaine, n'a cessé de procéder à des allègements, et ces allègements ont toujours été absorbés sans aucune gêne. Il est vrai que, d'un autre côté, de nombreux ordres d'achats nous sont venus de Berlin, ce qui a fait compensation.

La Chartered, dont on s'est beaucoup occupé, et qui a progressé considérablement, clôture à 3 liv. st. 3/4.

On dit que M. Cecil Rhodes, qui est ici en ce moment, a obtenu du gouvernement anglais une garantie de 2 1/2 0/0 pour un capital de 2 millions de livres sterling, qui seraient employés au prolongement du chemin de fer de Bulawayo jusqu'à Zambèze. East Rand, 7 liv. st. 5/8. Anglo, 7 liv. st. 15/16. Comet, 3 liv. st. 5/8. Driefontein, 5 liv. st. 7/8.

La City and Suburban reste à 6 liv. st. 1/2. Crown Reef, 14 liv. st. 5/8. Ferreira, 25 liv. st. 3/4. Geldenhuis Estate, plutôt hésitante, à 8 liv. Par contre, Lancaster, est très demandée à 3 liv. st. 1/4, en prévision de l'augmentation prochaine de sa production et de ses bénéfices, par suite de la mise en marche de 40 piliers supplémentaires, dont 10 sont déjà en travail depuis le commencement du mois; comme on le sait, les autres suivront par séries de 10.

Windefor, 3 liv. st. 7/16. D'après les dernières nouvelles reçues de la mine, on procède au montage de l'appareil à air comprimé qui actionnera les perforatrices. On pense que cet appareil pourra fonctionner en février. La mine en train de perforations aura une grande importance pour l'exploitation de la mine. Elle permettra de creuser rapidement des puits de communication entre les différents niveaux, ce qui établira dans la mine une ventilation qui, jusqu'ici, était défectueuse. Les perforatrices activeront aussi les travaux de développement, et, lorsque ceux-ci seront suffisamment avancés, le Conseil ajoutera, vraisemblablement, 20 nouveaux piliers à la batterie qui en compte déjà 50 depuis le 1^{er} janvier. Les rendements de la mine, on croit qu'au fond, du puits actuel, du côté « Est », on constate une amélioration très sensible dans la teneur du minerai. En résumé, les résultats actuels de l'exploitation laissent entrevoir, pour les actions de la Compagnie, un revenu supérieur à 12 0/0.

La Jumpers s'inscrit à 6 liv. st. 1/2. Mozambique, longtemps négligée, mais recherchée maintenant à 2 liv. st. 7/16. Robinson Gold, 40 liv. st. 1/8. Robinson Banking, en forte plus-value à 4 liv. st. 1/4. Treasury, également en grande avance à 5 liv. st. 1/2. Simmer and Jack, 6 liv. st. 1/16.

La Rand Mines s'élève à 40 liv. st. 3/4; le Conseil d'administration de cette Compagnie vient de décider la division des actions en cinquantes; cette entreprise déclarera, à la fin de cette année, environ 200 0/0 de dividende. Glen Deep, 5 liv. st. 3/8. Ferreira Deep, 6 liv. st. 7/8. Geldenhuis Deep, très ferme, à 12 liv. st. 5/8, sur son introduction sur le marché de Paris; il faut se souvenir qu'en décembre les bénéfices de cette Compagnie ont augmenté de 3,000 livres sterling. Glen Deep, 5 liv. st. 3/8. Nigat Deep, 2 liv. st. 9/16. Robinson Deep, 13 liv. st. 7/8. Rose Deep, 9 liv. st. 7/8. Rand Victoria, 3 liv. st. Robinson Central Deep, 4 liv. st. 1/16.

Dans le groupe diamantifère, la Jagersfontein est demandée à 14 liv. st. 5/8. De Beers, en hausse de plus de 2 liv. st. à 29 liv. st. 1/16; on avait dit, ces derniers jours, que le syndicat des diamants était en difficulté avec cette Compagnie, au sujet des prix à fixer pour les nouveaux contrats, mais on prétend aujourd'hui que l'accord est fait définitivement.